

# 1. Conférence débat

## Etat des LIEUX, Architecture au Luxembourg

avec la participation de

Olivier Bastin, Jan Bruggemans, Roland Matthu, Christian Bauer, Bohdan Paczowski, Philippe Paul Schmit, François Valentiny

le 23 Septembre 1999

dans l'auditorium de la Banque de Luxembourg

### Introduction

Michel Petit, architecte, Président de la Fondation de l'Architecture et de l'Ingénierie

Avec certains des intervenants qui sont présents aujourd'hui (1), la Fondation avait organisé à la Maison du Grand-Duché de Luxembourg le 10 septembre 1998 à Bruxelles la conférence « 4 regards sur l'Architecture Luxembourgeoise Contemporaine ». Cet échange d'idées intéressant et même passionnant nous a donné goût pour organiser le même événement à Luxembourg. Cette volonté de discussion autour de l'architecture ne date pas d'hier mais c'est aujourd'hui que nous avons l'occasion d'organiser pour la première fois cet échange en publique. Je vous demande de ne pas garder votre langue dans votre poche et de participer activement au débat.

Nous avons intitulé la soirée d'aujourd'hui « Etat des lieux », dans le sens du constat à dresser sur l'exercice de la profession mais aussi dans le sens d'une investigation à mener sur les lieux transformés par les architectes. Il y a donc plusieurs manières d'interpréter ce titre et c'est dans toutes ces ambiguïtés, dans toutes ces variations et manières de voir les choses, que cette soirée pourra se dérouler.

Pour mener cette discussion, la Fondation a invité, Olivier Bastin (2), Jan Bruggemans (3), Roland Matthu (4) et Christian Bauer, (5), Bohdan Paczowski (6), Philippe Paul Schmit (7) et François Valentiny (8). Il nous importait de vous proposer un aperçu largement ouvert qui supporte une

discussion contradictoire. Je vous avertis tout de suite, il ne s'agit pas d'exécuter quelqu'un, il s'agit plutôt de trouver un chemin potentiel pour une architecture future ou de réfléchir sur le bilan du passé. Nous ne sommes pas là pour médire de l'un ou de l'autre. (9)»

J'aimerais remercier PREFALUX qui nous a accordé une aide financière précieuse, et évidemment je remercie aussi la Banque de Luxembourg qui nous fournit gracieusement son auditorium pour une discussion que j'espère parfois politiquement incorrecte.

(1) Olivier Bastin et Roland Matthu

(2) Olivier Bastin, architecte scénographe-enseignant à l'institut Victor Horta en Belgique, dipl. à l'Institut Saint Luc Tournai en 1983, avec sa compagne, Micheline Hardy, il ouvre, l'Escaut en 1990, lieu d'accueil et de confrontation de multiples disciplines telles que les arts plastiques, le théâtre, la danse, l'architecture, la scénographie... Depuis 1990, il mène divers projets d'aménagement dont le Cyber Théâtre, le Théâtre National de Belgique, le Théâtre Marni, le Musée de la Photographie à Charleroi.

(3) Jan Bruggemans, architecte chargé de cours en chef et responsable de la communication du département architecture de Sint Lucas à Bruxelles, né en 1945.

(4) « Roland Matthu, né en 1940 est architecte et chef de travaux à l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc à Bruxelles. Pratiquant le métier d'architecte en fonction principale de 1969 à 1985.

Comme critique d'architecture, il a participé à des études et des ouvrages à l'architecture moderne et contemporaine en Belgique et plus particulièrement à Bruxelles, il collabore à plusieurs revues et est membre du comité de rédaction d' A+ Architecture.

(5) Christian Bauer, architecte né à Luxembourg en 1947, dipl. de l'Ecole Polytechnique de Zürich en 1974, crée un bureau indépendant en 1975. Depuis 1985, il est architecte urbaniste-conseil pour le Fonds d'Aménagement et d'Urbanisation du Plateau de Kirchberg.

(6) Bohdan Paczowski, né en 1930 à Varsovie, dipl. à l'Ecole Polytechnique de Cracovie en 1956 et à l'Ecole Polytechnique de Milan en 1968, assistant professeur à l'Académie des Beaux Arts de Cracovie entre 1953 et 1960, en 1990 il constitue un bureau avec Paul Fritsch à Luxembourg.

(7) Philippe Paul Schmit, né à Luxembourg le 9 décembre 1963, architecte diplômé ISA La Cambre, Bruxelles atelier prof. Paul SZTERNFELD en 1989, architecte collaborateur prof. Paul SZTERNFELD 1989-1990, diverses collaborations, divers projets et en 1999 création de l'Atelier H.2S –architectes associés Philippe Paul Schmit et Georges Servais,

(8) François Valentiny, architecte né à Remerschen Luxembourg en 1953, études en architecture à l'Ecole d'Architecture de Nancy puis à Universität für Angewandte Kunst à Wien, en 1980 dipl. «Magister der Architektur », il fonde en 1980 un bureau avec Hubert Hermann.

(9) Michel Petit a présenté quelques dias qui ont été prises lors de la visite de préparation de Olivier Bastin, Roland Matthu, et Jan Bruggemans qui ont été accompagnés par Michel Petit et Alain Linster. Ils ont fait un tour architectural de Luxembourg le 6 août 1999

## Débat ,critique'

Christian BAUER – architecte

«La conférence s'appelle ETAT DES LIEUX, Architecture au Luxembourg. Je voudrais ajouter: débat «critique» de l'état des lieux! Je me permets de commencer par une citation de la journaliste Corina Mersch: «Au Luxembourg, l'activité critique en tant que telle n'est pas reconnue comme d'utilité publique. Dans un paradis consensuel, tout le monde est à peu près d'accord avec tout le monde». Reste à définir l'architecture. Est-ce que c'est tout ce qui se construit ou tout ce qui a une valeur architectonique? Se limite-t-elle aux bâtiments ou inclut-elle la ville et le paysage, c'est-à-dire l'urbanité?

Un constat personnel: par rapport à ce qui est construit. Luxembourg est un petit pays. Il s'ouvre à toutes les influences, il n'a jamais pu acquérir une forte identité de construire. Il est riche et la richesse pécuniaire permet le meilleur et le pire. Il y a... Il y aura de très bonnes oeuvres architecturales dans ce pays. Il y a et je crains qu'il y aura plus de bâtisses abominables que dans le reste de la grande région, ce qui risque d'être pire.

La juxtaposition incontrôlée de ces individualités risque d'engendrer une désorganisation urbaine, une destruction du paysage sans précédent.

J'ai un souhait, que le débat aille au-delà de l'architecture telle qu'elle est représentée dans les revues et livres d'architecture. Ce qui représente seulement quelques pour-cent du bâti. Architecture élitaire? Que le débat porte aussi et surtout sur la qualité de notre environnement quotidien. Je trouve très utile que des confrères étrangers jettent leur regard sur l'environnement bâti de notre pays, regard plus indépendant et j'espère encore plus critique. J'ai terminé. Quelques images, très rapidement pour qu'on aie le contexte, merci.

## Collage urbain

Bohdan PACZOWSKI – architecte

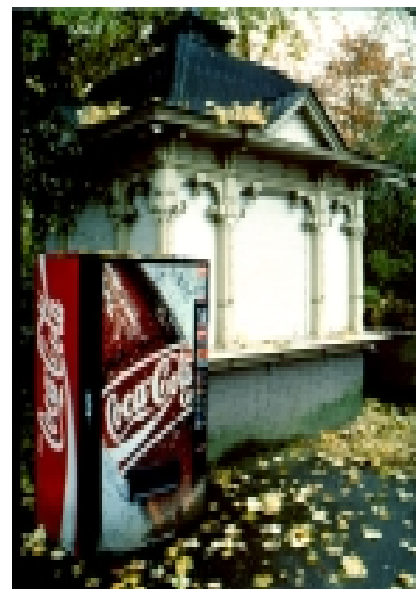
En parlant aujourd'hui si souvent du lieu réel, beaucoup se demandent si ceci a encore un sens, vis-à-vis de la prolifération des lieux virtuels. Or ce débat me paraît un peu un faux débat, puisque ce que le développement de toutes sortes de réseaux informatiques, de télécommunication et de transport met en question n'est pas l'existence même du lieu réel, mais plutôt son immuabilité. Il faut accepter que le changement apporté par le temps laisse sur le lieu son empreinte. Or une des formes de cette empreinte ou de cette trace c'est la juxtaposition ou ce que j'appellerai le collage urbain.



Cette image, par exemple, n'est pas une vue nocturne des Uffizi de Florence avec la tour du Palazzo Vecchio au fond, même si l'effet peut avoir quelque chose en commun, mais une rue de Luxembourg coiffée d'une tour de la Foire Schueberfuer. Cette tour, même si éphémère, mais visible de différentes directions, a transformé temporairement l'image urbaine. On peut dire la même chose de cette église, qui reçoit,



à la même occasion, une auréole inattendue, de la grande roue de la foire. En revanche, des juxtapositions plus durables, mais souvent moins heureuses, naissent sous l'impact publicitaire des grandes industries, condamnant à mort l'ancien, comme sur cette image, presque symbolique, d'un distributeur de Coca-Cola à côté d'un vieux kiosque du parc, fermé, même si plus beau et, surtout, beaucoup plus riche en services.



Nous avons essayé d'explorer cette logique de juxtaposition - d'une manière maîtrisée et rationnelle - à l'occasion d'un concours en France, cette année. Il s'agissait de restructurer la base de sous-marins de Lorient en Bretagne, une immense friche militaire de 26 hectares, la plus grande d'Europe,



dominée par trois énormes bunkers, de véritables mégalithes en béton, construits par les Allemands pendant la deuxième guerre mondiale. En ayant



décidé de laisser la plus grande partie du terrain en parc, le problème était de trouver l'emplacement du volume à bâtir, exigé par le programme. Sans donc toucher aux bunkers mêmes, nous avons proposé de leur coller au dos des bâtiments-plaques, minces et vitrés, aux formes simples et essentielles, espèces d'ombres lumineuses, qui, sans dénaturer le caractère propre de ce lieu des vestiges de guerre, lui auraient donné une vie, une image et un sens nouveaux.

## La culture du projet minuscule

Philippe Paul SCHMIT – architecte

Je suis content que Christian Bauer m'ait précédé. Il a dit une chose que je trouve extrêmement importante. Est-ce que l'architecture est tout ce qui est construit ou pas? Moi je voudrais compléter sa question par une autre question: est-ce que l'architecture apparaît ou est réalisée là où on pense, à priori, qu'elle le sera?

Alors j'aimerais développer, à l'aide de deux exemples, un type d'expérience que j'ai eu l'occasion de développer récemment sur un certain nombre de projets et j'aimerais les définir sous le titre générique de: la culture du projet minuscule.

Alors, de quoi s'agit-il au juste?

De deux projets qui, à priori, n'étaient pas définis comme tels, c'est-à-dire des projets où il n'y avait pas de demande, il y avait une question, il y avait une problématique, mais il n'y avait pas de demande de projet. Le premier exemple est celui du Centre

de Documentation que j'ai fait l'année passée pour la Biennale d'art contemporain Manifesta 2, au Casino-Luxembourg, Forum d'Art Contemporain. Trois semaines avant l'ouverture de l'exposition Enrico Lunghi, directeur du Casino me téléphone et me demande: Je dois encore faire un centre de documentation, je n'ai pas d'argent, est-ce que tu as une idée?

Il me dit: j'ai regardé les catalogues de mobilier, soit c'est trop cher, soit c'est vraiment absolument affreux et surtout, ce n'est jamais adapté à être mis dans une salle de musée. Alors on a un peu discuté ensemble. On a découvert que dans les contraintes du projet il y avait une marge de liberté, une ouverture possible pour une liberté de l'architecte, à savoir, il y avait la menuiserie du musée qui pouvait travailler avec des outillages fort simples, mais quand même, travailler... faire un travail sur le bois qui pourrait nous donner un projet, la réalisation qui pourrait nous amener à la réalisation d'un projet.

Il y avait deux salles qu'il fallait réunir en un centre de documentation. L'idée c'était de construire un mur de livres qui unirait les deux salles et ce mur devait être... puisque, à priori, on ne savait pas qu'elle était la quantité de livres qui allait venir ou de documents, parce qu'il n'y avait pas que des livres. Donc, ce mur devait exister comme objet, comme architecture, quelque soit le contenu en livres.

La dia prochaine



Alors, j'ai développé autour de ces deux contraintes, un système d'étagères extrêmement simple, à l'aide de deux profils de bois, où un des deux profils fait le lien entre l'échelle de la salle du Musée et l'autre élément fait le lien avec l'étagère et les livres, c'est-à-dire le tout petit objet qui se trouve dans l'étagère.

Par un jeu de construction, d'assemblage, de découpe du bois extrêmement simple, j'avais en mémoire certaines choses qui m'intéressaient très fort à ce moment là, enfin qui m'intéressent toujours d'ailleurs, le mobilier de Gerrit RIETVELD entre autre et une phrase d'un sculpteur américain Carl ANDRE, pour qui j'ai beaucoup d'admiration, qui disait qu'il détestait découper les pièces, déformer les matières brutes qu'il trouvait. Alors avec ces trois contraintes, ces deux idées que j'avais vaguement en tête et cette contrainte de la menuiserie avec un outillage très simple, j'ai dessiné cette étagère et à l'aide du menuisier, on l'a réalisée.

La dia prochaine



Tout ce résumé dans un nœud qui réunit les montants verticaux dans l'arrière plan et puis dans ... plusieurs plans successifs vers l'avant, les traverses longitudinales transversales et puis le plat, la tablette très mince, 9mm d'épaisseur, de l'étagère. Ce projet a suscité une réaction... il y a eu un grand intérêt de la part des visiteurs et des artistes pour un objet apparemment, absolument banal, absolument... je veux dire on pourrait imaginer qu'on passe devant cet objet sans le voir.

Et j'étais très content parce que j'avais découvert, d'une certaine façon, un peu intuitive, un peu inconsciente que l'architecture, en fait, pouvait apparaître à des endroits où, à priori, on imaginait pas qu'elle puisse apparaître. Voilà. Premier exemple. Deuxième exemple: un autre projet,

plus grand celui-là, la rénovation d'un parc. A un moment donné, il fallait, à priori, choisir un mobilier urbain, un mobilier de parc pour ce projet. Alors on a parcouru les catalogues de mobilier urbain et on a trouvé que tout ce que l'on trouvait, tout ce qui était accessible au niveau prix, était absolument médiocre au niveau qualité de design et on a convaincu le maître de l'ouvrage qu'il serait approprié pour son projet de rénovation du parc, de développer une collection de mobiliers urbains.

Alors, on voit le prototype du lampadaire, il y a plusieurs objets, je vais me concentrer uniquement sur le lampadaire. On a dessiné un lampadaire, un tout petit objet par rapport à certaines contraintes, des contraintes technologiques assez poussées, des contraintes de construction, des contraintes d'éclairage et surtout des contraintes de présence ou d'absence de la forme des objets dans un espace donné. Dans le cadre du projet c'était un parc, mais ce projet, on l'a formulé comme un projet dans le projet, de façon à ce qu'il puisse devenir une collection standard, c'est-à-dire, on a défini pour nous mêmes, pour le développement des objets encore d'autres critères que ceux qui étaient immédiatement liés aux paramètres du projet.



Voilà, donc la première dia qu'on a vue c'était le premier prototype dans la cour du fabricant. Voilà une dia des

objets installés, le lampadaire à côté d'un arbre. Alors une question importante pour nous, dans la définition de la forme de l'objet, du lampadaire, c'était de savoir qu'elle pouvait être la force du mat, par rapport à ce qui devait rester au niveau de la présence de la forme l'objet le plus important dans le parc, c'est-à-dire les troncs des arbres. Alors on a travaillé le mat, travaillé la tête, le mat est devenu un mat très gros, il fait 16 cm de diamètre, la tête est devenue très mince, elle fait 16 cm de diamètre aussi. Et la tête est devenue très transparente, parce que au niveau de la tête, qui s'apparente à une couronne, une couronne d'arbre par exemple, la transparence était essentielle. Donc la transformation d'un objet opaque, comme un tronc d'arbre, en un objet transparent, extrêmement lumineux comme le ciel qui se trouve au-dessus des arbres. Alors, pour terminer l'objet, il y a un réflecteur, c'est un groupe de réflecteurs assez sophistiqué au niveau technologie, mais extrêmement simple dans sa forme. C'est un cône double génératrice droite et courbe, très plat, qui est très grand, il fait plus que 80 cm de diamètre. La lumière est une lumière indirecte, très douce dans le parc, sur les surfaces, sur le sol, dans les arbres. Le disque du réflecteur, dans sa projection en plan, apparaît très mince. Il est très fin et il disparaît en fait au-dessus des cylindres en verre. Malheureusement, je n'ai pas de dia... qui montre l'objet durant la nuit. On a fait les premiers tests d'éclairage hier



soir, donc ... c'était un peu difficile, voilà donc ici, la dernière dia, on voit que, tout d'un coup, un tout petit objet peut devenir un très grand objet. Par exemple ici, une allée lumineuse de 250 m de long. C'est tout ce que je voudrais dire pour l'instant sur ce concept d'un projet minuscule et sur quelque chose que je crois être extrêmement important, c'est-à-dire, la capacité d'analyser une situation donnée pour en extraire des espaces de liberté pour l'architecture qui, à priori, en l'acceptation du contexte tel qu'il se présente, n'existe pas.

## Un poulet conçu pour être mangé après...

*François VALENTINY - architecte*

Bonsoir chers amis.

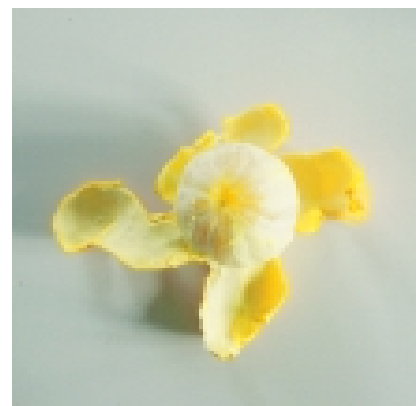
Michel m'a expliqué que j'avais la parole durant seulement 5 minutes, alors, j'ai préféré noter mes idées.

Lorsque j'ai reçu l'invitation j'ai lu: identité, responsabilités, obligations, motivation et frustration.

Voici les premières pensées qui me sont venues à l'esprit:

- tout d'abord, il n'y a pas de motivation sans frustration.
- bon, les responsabilités et les obligations, c'est notre travail quotidien, donc rien d'extraordinaire.
- par contre, l'identité, elle me pose un problème énorme. Je vais y revenir tout à l'heure.

Tout au long de l'histoire et dans tous les domaines, après qu'un courant d'idées ait été pensé et reconnu, des écoles se sont formées pour de courts moments.



Aujourd'hui nous ne parlons plus d'école, mais de tendance.

L'identification collective devient de plus en plus difficile.

La première diapositive, s'il vous plaît!  
" Depuis 20 ans nous nous occupons de structures "....

Oui, la prochaine diapositive



" d'enveloppes, oui,...., d'espace extérieur et intérieur. C'est la définition même de la profession d'architecte. "

Pendant que l'on s'occupe de problèmes quotidiens, le monde est en train de changer rapidement et la pensée doit suivre le même rythme sous peine d'être dépassée par les événements et de devenir inutile.

Que vient faire l'identité dans tout ceci? Ce mot vient du latin signifiant le même. ce qui fait qu'une chose est de la même nature qu'une autre.

L'identité est personnelle et ne peut plus être collective.

Moi, François Valentiny, je suis identique à moi-même et seulement à moi-même et non à une collectivité.

La diapositive suivante, s'il vous plaît...



En plus, je m'identifie avec la nature, parce que à l'origine je suis une partie de la nature.

Et nous avons des responsabilités envers cette nature et envers ses ressources, parce que la fin des ressources naturelles, c'est notre fin. Ici, c'est aux architectes qu'il appartient le devoir de s'occuper de ces problèmes. Il ne faut pas déléguer nos res-

ponsabilités aux politiciens, ni aux sociologues, mais nous devons avoir le courage d'intégrer ces réflexions dans nos travaux.

Oui, mon travail, c'est l'architecture, la peinture et la sculpture comme je l'ai déjà dit, je m'identifie à ces activités.

Et je l'ai déjà dit, je ne suis identique qu'à moi-même.

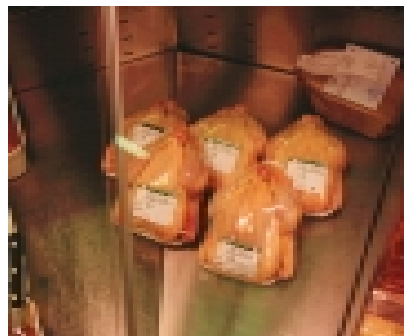


L'identification collective implique un écrasement de l'autre, une uniformité des idées et la monotonie dans la vie.

Et ce n'est pas mon intention!

Je continue donc à jouer mon rôle....mais après....même si je me comportais comme FAUST.... j'arriverais quand même un jour .... à une fin... et alors ce seront les autres.... les survivants qui redéfiniront mon identité et je ne serai plus là pour la corriger si je ne suis pas d'accord!

" Alors, vous comprenez le problème! "



## Un cordon ombilical?

Olivier BASTIN – architecte  
scénographe, enseignant à l'Institut  
Victor Horta en Belgique

Le propos de ce soir est à situer dans le temps, en liaison avec notre rencontre d'ordre amical, avec M. Michel Petit, dans le cadre de l'exposition qui s'est déroulée à Bruxelles.

A cette occasion, nous eûmes l'occasion d'être confrontés à la présentation par quatre architectes luxembourgeois, de leur travail.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces présentations, fut l'impression floue d'un besoin d'auto-défense, besoin que je continue à percevoir ce soir dans les présentations qui viennent d'être faites. La quête d'une identité architecturale luxembourgeoise ne serait-elle pas à la source de ce besoin?

Je me permis donc, lors de la conférence à Bruxelles, une interprétation, sans doute quelque peu aventureuse, d'ordre psychologique, de ce besoin, en le reliant à une sorte de cordon ombilical difficile à rompre, qui aurait attaché les Luxembourgeois à leur forteresse, celle dont, par ailleurs, j'avais appris la restauration partielle, aussi équivoque que conventionnelle.

En développement de cette métaphore du lien avec la mère, la quête du père me semblait inévitable.

J'en soupçonnais la présence, ne fût ce que dans la connaissance que j'avais du paysage luxembourgeois, pour ce qui serait d'une composante locale du père.

De même, les débats internationaux contemporains, incontournables à mes yeux, m'apparaissent comme une composante globale, inévitable dans la définition d'une identité.

Ce soir, étonnamment, ce " père " reste absent, si ce n'est dans l'évocation du concept de collage, faite par M. Paczowski.

Et pourtant, lors de nos visites préparatoires à la discussion de ce soir, nous avons eu l'occasion de nous glisser à travers le paysage luxembourgeois, qui, à mes yeux présente une richesse toute particulière par sa densité, sa diversité, et dont la jouissance sensorielle s'avère particulièrement riche, non seulement par un contact visuel, mais également, olfactif, tactile, ou encore, gustatif.

Ainsi, sans être un apôtre de la contextualité, il m'a semblé évident que les architectures visitées ce jour là, se positionnaient, consciemment ou non, sur le terrain d'une contextualité, non pas intellectuelle, mais jouissive, frivole, intense.

Sans doute est-ce là une première spécificité de la définition d'une identité architecturale luxembourgeoise.

D'autre part, je n'hésite pas à affirmer que le simple fait de notre présence ici

ce soir, dans le cadre d'un débat ouvert, entre gens de la profession, qui osent franchir la frilosité de leur échanges, quand il ne s'agit pas d'une rivalité d'ordre commercial, ce qui est le cas en Belgique, par exemple, est un signe d'une maturité qui nous rendrait l'image du père plus proche.

Ce fait me semble particulièrement important à souligner tant il est rare, et pourrait être interprété comme une autre qualité de l'identité architecturale luxembourgeoise.

En définitive, il me semble que si une question d'identité architecturale se pose, c'est sans doute par la pression qu'exerce sur les praticiens, la quête du "grand œuvre".

Il pourrait vous paraître choquant que je précise que, lors de notre visite préparatoire, l'œuvre architecturale se rapprochant le plus de cet état de "grand œuvre", nous est apparue comme issue d'un atelier étranger, l'Atelier 5.



Cette affirmation est à mettre sous toutes réserves, étant donné la rapidité de notre visite, qui ne nous laissait pas l'occasion de visiter l'intérieur de tous les bâtiments auxquels nous étions confrontés.

Cependant, si l'on interprète le moment du "grand œuvre" comme celui de l'aboutissement, celui où tout est dit et achevé, celui aussi où le questionnement et le débat disparaissent, on ne pourrait que jouir de l'instant que nous partageons en ce moment, celui de la page blanche, celui des premières esquisses et des premiers coups de crayons, celui de l'action et de la réaction, celle qui permet d'oser le débat.

Cette qualité me semble être la plus importante dans toute production artistique, de quelque ordre que ce soit.

Cette qualité reste trop absente de nos jours, parce que le débat se trouve mal relayé ou mal introduit.

Ce qui n'est pas le cas, ce soir.  
Aussi, tentons notre chance.

## Nouveaux horizons

*Roland MATTHU* – architecte et chef de travaux à l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc de Bruxelles

" Vous avez invité des confrères de l'étranger pour apporter un regard extérieur sur la scène architecturale luxembourgeoise. En ce qui me concerne, bien que je vienne de l'extérieur, je ne me sens pas étranger vis-à-vis de la réalité de ce pays car nous vivons des choses semblables partout en Europe. Et la question de l'identité qui est ce soir, au centre du débat, se pose aujourd'hui partout.

Dans les interventions qui ont précédé, le thème de l'identité a été abordé sous des angles différents, en faisant apparaître des facettes qui ne sont pas forcément contradictoires. Je pense qu'elles sont complémentaires.

Christian Bauer a parlé de la perméabilité du Luxembourg aux influences étrangères et de l'individualisation croissante qui engendre l'hétérogénéité, la destruction des lieux. Bohdan Paczowski a appelé cela « collage urbain » ; il a souligné l'action du temps comme facteur de ces juxtapositions qui dérangent notre attente en changeant le caractère des lieux.

François Valentiny a fait part de son malaise face à cette question de l'identité, en décalage avec un monde qui change rapidement, où notre pensée doit s'adapter sans cesse à l'évolution sous peine d'être vite dépassée.

Il me semble qu'on tient là une des clefs du débat et qu'il faut s'interroger.

Pourquoi l'identité est-elle au centre de nos préoccupations ? Si nous nous posons cette question n'est-ce pas à cause de la perte que nous ressentons en raison de la disparition de ces identités fortes qui avaient donné jadis aux lieux un caractère que l'on pouvait aisément reconnaître et par lequel on se sentait chez soi, on pouvait s'identifier.

Ces références rassurantes disparaissent aujourd'hui, dans un monde où les mutations sont de plus en plus rapides, où l'environnement se transforme à tous les niveaux, depuis le bâti jusqu'à la ville et au territoire. Ces transformations se manifestent sous deux aspects majeurs : à la fois une uniformisation et une hétérogénéité.

C'est le paradoxe de l'évolution actuelle : la mondialisation provoque l'uniformisation tandis que l'individualisme exacerbe les différences, les originalités. Ces deux phénomènes concomitants brouillent la lisibilité, génèrent la confusion. Cela entraîne une réaction qui se marque dans les replis identitaires, dans le fétichisme pour le passé, dans la muséification de la moindre trace laissée par l'histoire.

En dépit des métamorphoses, ce qui me frappe venant de l'extérieur, c'est la persistance de l'identité et sa capacité de cohabiter avec le changement, de survivre dans ce temps qui est marqué par les expérimentations, les recherches, l'action, comme l'a souligné Olivier Bastin. On aurait tort de vouloir opposer le passé au présent, la tradition à la modernité, l'ancien au nouveau... Ils ont toujours vécu en coexistence dans un mélange de permanence et de changement, un mélange où leurs poids respectifs se sont modifiés et ont fait pencher la balance parfois d'un côté, parfois de l'autre.

En dépit des ruptures qui se sont manifestées, il ne faudrait pas sous-estimer la force des permanences, la présence des continuités. Je ne crois pas qu'il faille regarder permanence et changement en termes d'opposition. Je suis même convaincu que le travail de l'architecte consiste à articuler les deux. Son rôle est d'abord de reconnaître ce qui existe, de prendre en compte les situations, d'évaluer les potentialités pour les faire participer au changement, l'enraciner et établir des continuités. Plusieurs réalisations que nous avons visitées au Luxembourg avec Michel Petit témoignent de cette attitude où l'architecte prend appui sur des préexistences pour ancrer la nouvelle intervention, la faire dialoguer avec le lieu et l'histoire. On sent une attention accrue au contexte, à cette dimension indispensable pour établir la relation entre identité et changement.

Ce souci du contexte nous oblige de ménager les lieux. Le mot ménager me semble important car il souligne le fait qu'il faut veiller aux lieux, avec mesure, en ayant conscience de leurs possibilités et de leurs limites, pour assurer leur devenir, leur développement dans la durée.

La création ex nihilo et la table rase ont été des utopies qui ont hanté les modernistes et nourri leurs illusions.

Aujourd'hui nous nous situons dans une nouvelle perspective: nous avons compris que le changement doit s'appuyer sur la permanence s'il veut tenir et que les permanences doivent être sans cesse régénérées par le changement si on ne veut pas les voir mourir ou perdre leur sens. Car les différents « états » que traversent les « lieux » au cours de leur histoire ne sont pas indépendants mais liés les uns aux autres. De ce point de vue le titre donné à notre débat, « Etat des lieux », me paraît tout à fait justifié et approprié.

Dans la perspective écologique que nous vivons dorénavant nous prenons conscience de la limitation des ressources, des équilibres à préserver, de la nécessité d'un développement durable. Cela induit un changement d'attitude qui nous force à considérer l'architecture comme « modification », c'est-à-dire en considérant ce qui préexiste comme une ressource, un matériau du projet, un élément susceptible de la féconder. Cette nouvelle attitude est révélatrice des changements qui s'opèrent dans la profession et qui donnent à l'architecte une nouvelle identité.

Je crois que nous sommes à un tournant: l'architecte doit être attentif à ne pas se laisser enfermer dans une vision restreinte de l'architecture-objet et s'ouvrir aux multiples facettes qu'implique aujourd'hui la conception de l'environnement. L'architecte n'est plus le seul aujourd'hui à s'occuper de l'aménagement de l'espace: les artistes, les paysagistes, les urbanistes et d'autres professions y ont pris une part croissante. Les architectes doivent eux aussi franchir les frontières de leur discipline, s'ouvrir à de nouveaux horizons s'ils veulent s'adapter aux mutations en cours.

## Liaisons d'amour

*Jan Bruggemans* – architecte et fondateur, administrateur de Sint Lucas archives. Il est chargé de cours en chef et responsable de la communication du département architecture de Sint Lucas à Bruxelles et à Gand.

J'avais promis à Michel tout à l'heure que j'allais parler avec un accent.

Vous avez de la chance, ici au

Luxembourg, vous avez encore un contexte naturel très fort, les collines et, artificiel le pont qui fait la liaison entre la nature, les collines et, il n'a y pas d'école d'architecture.

Vous voyez que l'avantage de ce lieu c'est qu'il n'a pas formalisé un institut. Parce que les instituts, au début, *fixent* un programme et l'architecture ne se fixe pas.

Je crois qu'en regardant un peu l'histoire de l'architecture, un architecte est en dehors de toutes les lois et systèmes.

Au moment où les Américains ont soit disant sauver l'Europe ils ont importé Mies van der Rohe au lieu d'investir en Frank Lloyd Wright, ils ont importé un système, donc on s'en fout pas mal des architectes.

Mais entre-temps, l'architecture existe, elle est là (il tape trois petits coups). Et pour être bref, je crois que les ingénieurs et surtout les constructeurs sont très importants et on en parle tellement peu et en réalité ils font beaucoup de choses. Mais peu d'une façon très visible. Je te jure qu'à Bruxelles, on prend plus de milliards dans le sous-sol qu'au-dessus mais personne ne parle des milliards du sous-sol parce qu'ils sont faits par des ingénieurs éduqués au plus haut niveau, dans des universités à caractère scientifique, que la science n'est jamais mise en question.

Nous les architectes on ne va quand même pas oser dire qu'on est scientifique, donc on est artistique. Ca, les universités l'acceptent, parce que l'art pour eux c'est peu intéressant.

Pourtant l'image forte de l'Europe c'est son art, sa diversité et sa complexité et par cela son impact culturel. Actuellement les universités développent des intellectuels en dehors de l'art contemporain et se font de musées d'art contemporain à base de, ou d'une histoire. Les Universités développent l'histoire et pas l'art contemporain. L'histoire est une écriture, une lecture, l'art est une évolution qui se fait.

Je crois que le problème qui se pose est un problème d'éducation. On est très mal éduqué. Je me suis formé après mes études et j'ai même constaté que d'autres amis architectes allaient plus profond au cœur du problème et c'est un problème d'amour.

Je crois qu'un architecte touche à tout, c'est le père, c'est la mère. Il est sculpteur. Il est peintre. Il est ingénieur.

Il est constructeur. Il casse. Il crée, il restaure, il remplace, il réutilise, c'est une espèce de dieu...

Et on a créé des instituts et je constate que le Luxembourg n'a pas d'institut mais elle a de l'architecture.

Elle se fait, et naturellement elle se fait parce qu'elle a vécu une histoire en Europe qui l'oblige de plus en plus - et ça c'est la leçon que j'ai un peu apprise aujourd'hui. Et, en visitant les lieux et les architectes que j'ai rencontrés, de plus en plus j'ai l'impression que eux sont conscients que vous avez *les moyens*.

Et de plus en plus, je constate *une sensibilité*, pas une façon de faire de l'architecture et pas des styles, pas les matériaux et pas une chose identique ou une personnalité. Je crois qu'on est sensible, en tout cas, moi belge je suis sensible à l'architecture pour autant que je sois ému.

Et c'est pour ça qu'il faut que les gens qui sont très sensibles, très émus, fassent de l'architecture et n'ayons surtout pas peur, parce que beaucoup de NON architectes, des banquiers, des constructeurs, des artisans font de l'architecture.

Une question qui se pose c'est est-ce que les « architectes » entre guillemets, formés ou pas formés, ont le COURAGE de s'engager dans la société et l'Europe dans sa complexité? Elle est énorme. C'est le pays ou le lieu le plus démocratique du monde entier fort influencé par les Américains d'un côté et de l'est de l'autre côté. Mais en réalité, c'est le sud, l'Afrique colonisée, donc nous constatons de plus en plus qu'il y a là un amour et une culture extraordinaire.

Je crois que nous devons plutôt apprendre de l'Afrique, là où il y a la vie à côté du sida. On est trop gâtés. Le problème de l'Europe c'est qu'elle a trop de fric et trop de gens formés et pas assez d'artistes, des gens sensibles pour créer une liaison, une autre liaison entre la nature et la matière.

Et cela se sent. Je vois qu'il y a encore le pouvoir de traiter les matières au Luxembourg. Je sens que les architectes s'occupent des détails, mais tout cela c'est de l'histoire, HORTA aussi s'en occupait.

L'architecte s'occupe de la danse, *le rythme*, de la musique, *le son*, de la lumière, *la vue* et ça c'est important. Il faut vraiment se dégager de l'éducation un peu formaliste...et créer plutôt des liaisons, des liaisons d'amour entre la nature et la matière.